Document généré le 25 avr. 2024 15:10

24 images

Un conte de fées moderne
Restless de Gus Van Sant, États-Unis, 2011, 95 minutes

André Roy

Numéro 154, octobre–novembre 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/65118ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2011). Compte rendu de [Un conte de fées moderne / *Restless* de Gus Van Sant, États-Unis, 2011, 95 minutes]. *24 images*, (154), 57–57.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Un conte de fées moderne

par André Roy

© 2009 Columbia TriStar Marketing Group, Inc. All rights reserved. Photo Scott Green

Après ***Milk***, grosse production hollywoodienne, Gus Van Sant, comme à son habitude, retourne à ces « petits » films indépendants qui ont fait sa renommée, en particulier la trilogie constituée de ***Gerry***, ***Elephant*** et ***Last Days***. On peut facilement rattacher ***Restless*** à cet ensemble à cause des personnages, qui sont des adolescents. On y parle donc encore de la jeunesse, mais différemment, d'une manière qui désarçonnera peut-être le spectateur fidèle. Premièrement, le cinéaste relève le défi de montrer un couple d'amoureux hétérosexuels. Deuxièmement, il mêle au naturalisme du récit le merveilleux et le fantastique. Troisièmement, il affronte directement un sujet, la mort, qu'il abordait par des chemins détournés dans les trois opus précédents (un étranglement dans ***Gerry***, des tueries dans ***Elephant*** et un suicide dans ***Last Days***). Bien plus même : il s'agit ici de la description d'une véritable obsession de la mort chez un couple adolescent, Enoch et Annabel. Pour Enoch, cette obsession frôle la névrose ; pour Annabel, elle n'est pas loin d'être pathétique. Ces jeunes regardent la mort avec un sens critique aigu, se coltinant avec elle, sachant que la vie n'est que l'apprentissage de la mort (il y a un côté moraliste chez le cinéaste).

Le récit de ***Restless*** est au fond tragique. Van Sant suit deux jeunes de 17-18 ans, Enoch, garçon solitaire, triste, mystérieux à bien des égards (il assiste régulièrement aux funérailles d'inconnus), qui a perdu ses parents dans un accident de voiture qui l'a plongé dans le coma durant trois mois. C'est un survivant. Un fantôme lui tient compagnie, Hiroshi, habillé comme un kamikaze japonais de la Seconde Guerre mondiale, avec qui il joue à disputer des batailles navales qu'il perd constamment. Des extraits brefs de plans d'actualité montrant l'éclatement de la bombe atomique sur Nagasaki servent aussi de métonymie : Hiroshi revient lui aussi d'entre les morts. Lors des funérailles d'un enfant emporté par le cancer, Enoch rencontre Annabel, jeune fille atteinte d'un cancer au cerveau et qui n'a plus que trois mois à vivre (comme jadis la durée du coma d'Enoch). Une complicité naîtra entre eux à cause de leur fascination commune de la mort.

Le récit est ainsi entrelacé d'événements et de faits qui se répondent, créant une harmonie narrative forte, mais jamais lourde ni artificielle. C'est plutôt le contraire : tout est ici délicat, fragile, presque indolent. Le temps s'écoule inexorablement, un peu comme dans ***Gerry***, mais ne se dilate pas comme dans ***Elephant*** et ***Last Days***. Il est seulement troué d'ellipses temporelles normales. Pourtant, un étrange sentiment de surréel s'en dégage. On a l'impression de regarder un conte de fées moderne. Un conte de fées sur le deuil. Et à cet Enoch, il aura donc fallu, pour effectuer son travail de deuil, la présence de la fée qu'est Annabel, qui en a tous les atours (on pense inévitablement à son rôle dans ***Alice in Wonderland*** de Tim Burton). Avec ses cheveux blonds et sa coiffure, elle fait également penser à Mia Farrow, la si gentille Rosemary du thriller fantastique de Roman Polanski, ***Rosemary's Baby***.

Le film serait insupportable si l'obsession de la mort tombait dans la morbidité et que la mise en scène jouait sur la sentimentalité de la situation (il s'agit d'une histoire d'amour fulgurante par sa durée, et finissant par la mort). Mais cette histoire d'amour sert de voie d'approche à la mort, rendant celle-ci douce, jamais source d'angoisse ni d'hystérie. La démarche est empathique, se servant des couleurs de l'automne (le temps de la narration) pour souligner combien la relation entre Enoch et Annabel est toute de chaleur, sans conflits ni aspérités. Le film est en tout lumineux, et certains de ses plans – comme celui où les deux amoureux sont couchés sur le bitume, entourés par un tracé à la craie – sont tout simplement sublimes et émouvants, et donnent ainsi au film sa morale : la mort est un accident avec lequel on peut vivre.

États-Unis, 2011. Ré. : Gus Van Sant. Scé. : Jason Lew. Ph. : Harris Savides. Mont. : Elliot Graham. Mus. : Danny Elfman. Int. : Henry Hopper, Mia Wasikowska, Ryo Kase. 95 minutes. Dist. : Métropole Films.